

J. I. Little. *Borderland Religion: The Emergence of an English-Canadian Identity, 1792-1852*. Toronto, University of Toronto Press, 2004. 415 p.

George Emery

Volume 6, numéro 2, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024309ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024309ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Emery, G. (2006). Compte rendu de [J. I. Little. *Borderland Religion: The Emergence of an English-Canadian Identity, 1792-1852*. Toronto, University of Toronto Press, 2004. 415 p.] *Mens*, 6(2), 283–290.
<https://doi.org/10.7202/1024309ar>

un accès facile à la terre) et les principes républicains (basés sur un idéal d'indépendance économique et politique des citoyens). Bien que les lettres portant sur l'abolition du régime seigneurial soient longues et arides, elles apportent des précisions fort intéressantes sur la position de Papineau sur cette question.

En définitive, la publication de cette correspondance a une grande valeur en ce qu'elle nous permet de mieux comprendre la vie privée de Papineau. Néanmoins, pour quiconque s'intéresse à la pensée politique de l'homme, la lecture de cette correspondance ne constitue finalement qu'un complément aux discours publics de Papineau rassemblés dans *Un demi-siècle de combats* (sous la direction de Yvan Lamonde et Claude Larin, Fides, 1998) et dans *Cette fatale union* (sous la direction de Georges Aubin, Lux, 2003). Peut-être les lettres envoyées à ses amis seront-elles plus éclairantes à cet égard. Voilà une bonne raison d'espérer la publication du prochain volume.

Michel Ducharme
Département d'histoire
Queen's University

J. I. Little. *Borderland Religion: The Emergence of an English-Canadian Identity, 1792-1852.* Toronto, University of Toronto Press, 2004. 415 p.

Professeur d'histoire à l'Université Simon Fraser, John Little est un historien prolifique qui s'est consacré à l'histoire des Cantons de l'Est au XIX^e siècle. *Borderland Religion* constitue le quatrième ouvrage qu'il a produit sur cette région, après *Nationalism, Capitalism, and Colonization in Nineteenth-*

Century Quebec: The Upper St. Francis District (1989), *Crofters and Habitants: Settler Society, Economy, and Culture in a Quebec Township, 1848-81* (1991) et *State and Society in Transition: The Politics of Institutional Change in the Eastern Townships, 1838-52* (2001).

Borderland Religion propose une thèse séduisante qu'on peut résumer par les propositions suivantes. Jusqu'en 1852, la population anglophone des Cantons de l'Est a constitué une marche du peuplement américain à l'intérieur d'une colonie britannique (p. 5). Les 58 203 anglophones recensés en 1852 étaient en grande majorité protestants, d'origine américaine, coupés du reste du Canada et toujours en liens étroits avec la population des États américains voisins. D'autre part, les confessions religieuses de la Nouvelle-Angleterre n'avaient pas pris racine dans les Cantons de l'Est avant la guerre de 1812, en grande partie à cause du manque de pasteurs. Après la guerre, des confessions protestantes d'origine britannique et d'orientation conservatrice (les méthodistes wesleyens et les anglicans) comblèrent ce vide et firent échec aux sectes radicales américaines comme les universalistes et les millérites. L'histoire religieuse des anglophones des Cantons de l'Est leur conféra ainsi une identité anglo-protestante qui les distinguait de leurs voisins de la Nouvelle-Angleterre et les rattachait plutôt à la culture anglo-protestante des autres provinces canadiennes, contribuant ainsi à une identité canadienne-anglaise au sens plus large.

Le thème central de l'ouvrage de Little est que les migrants en provenance de la Nouvelle-Angleterre et leurs descendants nés au Canada ont délaissé la tradition religieuse de la Nouvelle-Angleterre au profit d'une nouvelle tradition religieuse protestante canadienne.

Borderland Religion est un ouvrage impressionnant. Les chapitres sont clairement structurés pour soutenir l'argumen-

tation de l'auteur. C'est une histoire religieuse riche en détails et nuancée dans son interprétation. L'illustration offerte en couverture, un dessin au pastel d'une chapelle méthodiste New Connexion à West Brome, est superbe.

Ces qualités étant reconnues, la thèse du livre ne convainc pas entièrement. Premièrement, les données sur les lieux de naissance que Little tire des recensements ne permettent pas d'identifier sans équivoque les protestants des Cantons de l'Est comme collectivité *américaine* durable. Deuxièmement, l'ouvrage ne propose pas de données sur la pratique religieuse en Nouvelle-Angleterre — la tradition soi-disant abandonnée par les anglophones des Cantons de l'Est — et donne peu d'informations sur la pratique religieuse au Haut-Canada — la tradition soi-disant acquise. En dépit de ces réserves, on peut avancer que *Borderland Religion* ouvre de nouvelles perspectives sur l'histoire des Cantons de l'Est et sur l'histoire du Canada anglais. Il constitue ainsi un excellent point de départ pour des recherches ultérieures sur le sujet.

Revenons sur la question de l'origine américaine des colons protestants des Cantons de l'Est pendant la période étudiée. Little s'appuie ici sur les données sur les lieux de naissance fournies par les recensements de 1844 et de 1852 (p. 5). Dans chaque recensement, la proportion de protestants de naissance britannique était de 22 %, alors que la proportion des protestants nés aux États-Unis passe de 18 % à 15 %. Il est difficile de souscrire à l'hypothèse de l'auteur selon laquelle la majeure partie du reste de la population protestante, née au Canada, aurait été d'origine américaine. De plus, Little sous-estime la proportion des protestants de naissance canadienne. Les proportions sont en fait de 59 % en 1844 et de 62 % en 1852, et non de 36 % et 39 % comme il l'affirme : ces derniers pourcentages portent en réalité sur l'ensemble de la population des Cantons, y compris les francophones.

Par ailleurs, quelle était véritablement la tradition religieuse des migrants en provenance de la Nouvelle-Angleterre ? *Borderland Religion* n'apporte pas de réponse concluante à cette question. Ici, l'auteur affirme que les colons sont censés apporter avec eux une tradition radicale, dissidente (p. xii) ; là, il soutient que la plupart des pionniers en provenance de la Nouvelle-Angleterre étaient sans doute d'obédience congrégationaliste et que cette confession ne comportait pas de tradition de « réveil » radical (pp. 56-57) ; ailleurs, il écrit que la majorité des Américains (et non des habitants de la Nouvelle-Angleterre) n'avaient pas d'affiliation religieuse (p. 14).

Pour cerner l'affiliation religieuse des migrants en provenance de la Nouvelle-Angleterre, il faut disposer de données quantitatives sur l'affiliation religieuse dans cette région. Little aurait pu consulter l'ouvrage de Roger Fink et Rodney Stark, *The Churching of America, 1776-1990: Winners and Losers in Our Religious Economy* (1992). À partir des données des recensements sur le nombre de temples et du nombre de places qu'ils contenaient, Fink et Stark estiment le nombre d'adhésions par confession religieuse en Nouvelle-Angleterre en 1776 et 1850. D'après les deux chercheurs, environ 20 % de la population des six États de la Nouvelle-Angleterre était affiliée à une confession en 1776, et ce chiffre grimpe à environ 25 % en 1850. Le paysage confessionnel de la région paraît assez diversifié, comptant notamment les confessions congrégationaliste, baptiste, méthodiste (à partir du XIX^e siècle) et, dans une moindre mesure, épiscopaliennne et presbytérienne. Pour l'ensemble des États-Unis, Fink et Stark établissent un taux national de 830 personnes sans affiliation confessionnelle par tranche de 1000 habitants en 1776, contre un taux de 660 % en 1850, ce qui traduit un niveau national

d'adhésion confessionnelle de 17 % en 1776 et de 34 % en 1850.

Même si on doit les lire avec prudence, les estimés offerts par Fink et Stark soulèvent néanmoins un doute sur les thèses de Little et sur la démarche qu'il a adoptée, en particulier sa décision d'exclure la Nouvelle-Angleterre de son analyse. De même, l'affirmation suivante risque d'induire en erreur : plusieurs résidents d'origine américaine des Cantons de l'Est, y compris ceux qui naquirent au Canada, adoptèrent les confessions anglicane ou méthodiste wesleyenne, des confessions étrangères à la tradition puritaine de la Nouvelle-Angleterre (p. 6). En fait, la tradition religieuse de la Nouvelle-Angleterre comprenait des anglicans (épiscopaliens), des presbytériens et, avec le temps, des méthodistes et des baptistes en plus des puritains (s'agit-il des congrégationalistes ?). Étant donné la présence de presbytériens dans la tradition religieuse de la Nouvelle-Angleterre, le lecteur est en droit de se demander pour quelle raison Little a exclu cette confession de son analyse (p. xi). Little soutient que l'Église presbytérienne ne s'est intéressée qu'aux colons d'origine écossaise et n'a donc pas participé aux missions britanniques dans les zones de peuplement récent aux États-Unis.

Little soutient également que la répartition des protestants des Cantons de l'Est ressemblait davantage à celle du Haut-Canada, les proportions d'anglicans, de méthodistes et de baptistes étant sensiblement les mêmes dans les deux régions (p. 12). Il explique les différences qu'il observe par la différence de provenance des colons des deux régions. Les protestants du Haut-Canada comprenaient une proportion plus élevée d'immigrants écossais, et donc de presbytériens, et une proportion plus faible d'immigrants américains, et donc de congrégationalistes, d'universalistes et de *Second Adventists*.

Ces arguments appellent plusieurs commentaires. Le premier concerne la comparaison implicite entre les Cantons de l'Est et le Haut-Canada. Le profil religieux des Cantons de l'Est, du côté protestant, ressemblerait « davantage » à celui du Haut-Canada ; mais davantage par rapport à quoi ? Le lecteur ne trouvera pas dans cet ouvrage de données permettant de faire la comparaison avec les protestants de la Nouvelle-Angleterre. S'agit-il plutôt de comparer les protestants des Cantons de l'Est avec les anglophones (plutôt que les protestants) du Haut-Canada ? Par ailleurs, l'auteur met-il tous les méthodistes dans le même panier ? Ne devrait-il pas tenir compte des différences entre méthodistes épiscopaliens et méthodistes wesleyens ? Si c'est le lieu de naissance qui influence sur les répartitions par confession, plutôt que la disponibilité de pasteurs, facteur invoqué ailleurs dans le livre, pourquoi alors retrouve-t-on des proportions semblables d'anglicans dans les Cantons de l'Est et au Haut-Canada, alors qu'il y a une plus forte proportion d'immigrants au Haut-Canada qui sont nés en Angleterre, au pays de Galles et en Irlande ? La comparaison la plus appropriée serait entre les immigrants américains et leur descendance canadienne dans les deux régions. On trouve par ailleurs une proportion deux fois plus élevée d'anglophones nés au Canada dans les Cantons de l'Est que dans le Haut-Canada : ces proportions sont de 62 % dans les Cantons de l'Est et de 31 % au Haut-Canada. Comment cela affecte-t-il les différences relevées entre les immigrants américains des deux régions ?

Borderland Religion n'offre guère de critique des sources sur l'histoire des Cantons de l'Est que constituent les recensements de 1831, 1844 et 1852. Pourtant, l'ouvrage primé de Bruce Curtis, *The Politics of Population: State Formation, Statistics, and the Census of Canada, 1840-1875* (2001), montre que les recensements des années 1840 et 1850 furent des échecs

monumentaux dans le Canada-Est (l'ancien Bas-Canada) à cause des résistances locales et de l'inexistence d'une administration locale apte à mener l'opération. Le lecteur aimerait savoir si les constats de Curtis s'appliquent aux Cantons de l'Est anglophones.

Borderland Religion soutient que moins de 25 % des Américains se réclamaient d'une confession religieuse au milieu du siècle (p. 14). En fait, les recensements américains n'ont jamais fourni de données sur l'adhésion à des confessions religieuses. Le recensement américain de 1850 contient cependant le nombre de temples et le nombre de places, selon les confessions. C'est à partir de ces données (et des données semblables tirées d'un atlas historique de 1932) que Fink et Stark estiment des proportions d'adhésion par 1000 habitants, mesures normalisées d'appartenance à une confession, pour 1776 et 1850. Les recensements canadiens, quant à eux, fournissent bien des données sur les déclarations de confession, même si ces déclarations, comme le note Little, étaient souvent faites pour la forme et ne peuvent constituer une indication sûre de pratique active. Il est clair que les données canadiennes sur les *déclarations de confession* — qui sont toujours le fait de plus de 90 % des répondants — ne sont pas comparables aux estimés américains de *pratique*, qui se situent autour de 20 % pour la Nouvelle-Angleterre de 1776.

L'auteur pourrait également recourir à des mesures d'association pour étayer sa lecture des données quantitatives. (On trouvera sur Internet des logiciels de calcul d'écart-type et de Chi.) L'auteur de *Borderland Religion* affirme, par exemple (p. 20), que son analyse statistique des manuscrits du recensement de 1831 pour onze cantons suggère que, contrairement à l'impression courante, il n'y avait pas d'écarts sensibles de situation économique selon la confession. Les moyennes par confession ne s'éloignaient pas des moyennes généra-

les de 141,9 acres de terre occupée, de 36,4 acres de terre « améliorée », de 8,2 têtes de bétail, de 1,5 chevaux, 5,4 porcs, 21,5 boisseaux de blé, 21,8 boisseaux d'avoine et de 186,1 boisseaux de pommes de terres (selon le tableau A2 de l'annexe). En réalité, les moyennes par confession pour les acres de terre occupée (moyenne générale de 141,9) vont de 139,6 à 208,7 acres, et le test du Chi est significatif, c'est-à-dire que les différences entre les confessions sont trop fortes pour être attribuables au hasard.

George Emery
Department of History
University of Western Ontario

Traduction : José E. Igartua

Frère Marie-Victorin. *Mon miroir. Journaux intimes, 1903-1920*. Édition établie et annotée par Gilles Beaudet é.c. et Lucie Jasmin. Montréal, Fides, 2004. 814 p.

Le journal du frère Marie-Victorin é.c. (1885-1944) se compose de dix cahiers dont la rédaction s'étend de 1903 à 1920. Un volume de plus de 800 pages avec les annexes s'offre au lecteur. Il est remarquablement édité avec des notes historiques, bibliographiques et généalogiques. Nommé *Mon miroir*, l'ouvrage se veut une étude sans complaisance de l'auteur. Souvent sévère pour lui-même, il se trouve peu digne de la vie qu'il a choisie. Il affirme négliger ses exercices, son oraison, « vivre comme un païen ». Il se définit comme une nature active et bien peu contemplative. Sa devise : « Lui